

Rana Baroud

#MOTS-DIÈSE ET ÉCRITURES DE SOI : essai sur un activisme contemporain

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 13 (1), 2019, p. 125-135

DOI: doi.org/10.18352/relief.1039

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Loin des pamphlets, des manifestes, des grands essais, discours et manifestations, l'engagement de certains écrivains français contemporains prend de nouvelles formes et ressemble parfois à celui des internautes qui, en se dévoilant, se montrent solidaires les uns envers les autres. En divulguant leur intimité et en partageant leurs propres peines et crises existentielles, des auteurs comme Annie Ernaux, Rachida Yacoubi et Christine Angot contribuent implicitement à transformer le monde et à semer des idées. Leurs écritures intimes, leurs romans autobiographiques et leurs autofictions ne seraient-ils pas la transcription littéraire, subtile et consistante des désormais célèbres mots-dièse #MoiAussi, #JeSuis, etc. ? Dans cet article, nous considérons de plus près cette forme singulière d'écriture impliquée et la façon dont elle génère (ou pas) des lectures impliquées.

Écrire, c'est donc à la fois dévoiler le monde et le proposer comme une tâche à la générosité du lecteur. C'est recourir à la conscience d'autrui pour se faire reconnaître comme essentiel à la totalité de l'être ; c'est vouloir vivre cette essentialité par personnes interposées ; mais comme d'autre part le monde réel ne se révèle qu'à l'action, comme on ne peut s'y sentir qu'en le dépassant pour le changer, l'univers du romancier manquerait d'épaisseur si on ne le découvrait dans un mouvement pour le transcender.

(Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, 21)

Depuis de nombreuses années, les campagnes activistes placées sous le signe de mots-dièse tels que #JeSuisCharlie ou plus récemment #MoiAussi se multiplient sur les réseaux sociaux. Or, ce sont souvent des drames et des catastrophes – attentats terroristes, abus et scandales – qui initient ces sortes de « vagues » qui se propagent dans le monde entier comme un effet papillon, touchant des milliers d'internautes et de lecteurs et formant *in fine* des chaînes de solidarité internationales. À l'heure de la mondialisation, le rôle joué par les réseaux sociaux et par les médias dans la diffusion de ces phénomènes média-

tiques semble fondamental. Sans doute faut-il aussi considérer que la mondialisation en cours fait du monde « un village global » dont la « toile » s'est imposée comme agora. La mondialisation évoque souvent le rétrécissement de la planète, lié aux innovations technologiques et numériques ainsi que le capitalisme (ou l'économie de marché) triomphant qui, bénéficiant d'une capacité toute particulière à transcender les frontières, impose aux différentes cultures et sociétés les mêmes normes de production et exigences de performance. La mondialisation n'est pas un concept abstrait, mais une réalité tangible qui commande un certain nombre de mutations contemporaines : flux de migrants, crise écologique, déplacement de populations, appauvrissement de la diversité linguistique, mais aussi développement de la communication de masse, accélération des flux médiatiques et transferts culturels.

En un sens, la mondialisation n'interroge pas seulement les divisions entre « centre » et « périphérie », elle ne bouleverse pas seulement les structures sociales et la vie matérielle des sociétés humaines, elle modifie aussi la vie des imaginaires. Au cœur de ces bouleversements interculturels se joue en effet la revendication, la circulation, l'appropriation et la légitimité d'histoires, d'expériences, de mémoires, de discours, de récits et d'images (médiatiques, littéraires, culturels). Ainsi, alors que le monde se transforme en village global appuyé par le développement du *globish* (le Global English comme nouveau monolinguisme ou unilinguisme fonctionnel), la mondialisation apparaît comme une occasion (historique) de renégocier et de produire de nouvelles formes identitaires et culturelles. #MoiAussi et les autres slogans reproduits et partagés des millions de fois ne sont pas seulement les mots d'ordre de ces nouvelles communautés mais aussi l'occasion pour tout un chacun – simple internaute ou activiste – d'affirmer son existence sinon sa présence, fut-elle noyée dans la foule.

Or, nous pouvons considérer que ces affirmations de solidarité constituent aussi une forme d'engagement individuel à un moment où les engagements sociaux et politiques, sous leur forme communautaire et nationale paraissent de plus en plus difficiles. En un sens, les sociétés modernes sont devenues tellement panachées que défendre une certaine cause ou une certaine communauté pourrait directement être interprété comme une attaque contre une autre cause ou une autre communauté, comme si les grandes causes humanistes jadis défendues par les intellectuels et les peuples avaient été remplacées par ce que Dominique Viart appelle des « stratégies du particulier », entendu que « le repli sur soi dans une période marquée par la désillusion des grands desseins collectifs favorise une forme d'individualisme » (Viart et Vercier, 26). Effectivement, le *hashtag activism* semble relayer d'autres

actions d'engagement politique et social devenues elles-mêmes peu aisées. Ces actes discursifs assument pourtant une double action : sur l'émetteur lui-même et sur le récepteur, selon le mouvement compliqué d'une affirmation du « moi » qui s'exprime en s'identifiant par empathie aux victimes.

Par ailleurs, à travers les mécanismes d'identification ou de fusion, cette forme d'action communicationnelle individuelle semble opérer d'abord sur l'ethos et l'identité sociale, nationale et internationale des défendus et des individus concernés par la cause plaidée en montrant aux bourreaux que leurs actes ne resteront pas impunis. Ces actes langagiers ont également un impact sur le logos de leurs destinataires. D'un point de vue pragmatique, il s'agit d'énoncés réduits générés par des « consciences malheureuses »¹ allant « droit au but », sans pathos excessif. Pour autant, ces actes discursifs agissent à la fois sur le pathos des émetteurs et des récepteurs, en rendant publique une expérience d'ordre privé, en disant l'indicible, en s'affranchissant des dominations et peut-être en permettant aux autres de le faire également.

Il en va de même pour un vaste corpus français de l'extrême contemporain consacré en particulier aux écritures de soi.² Cette énonciation singulière nourrit régulièrement quelques critiques quand sociologues et psychologues accusent ces écrits de simples manifestations de nombrilisme ou d'exhibitionnisme. Le journaliste Jacques Eladan l'écrit en ces termes quelque peu lapidaires dans *La République des Lettres* dès les années 90 : « la plupart des autobiographes par leur exhibitionnisme et leur narcissisme, [...] font généralement [du lecteur] un voyeur » (97). Douze ans après, Mona Chollet s'interroge dans *Regards*, sur l'apport littéraire de ce genre de document :

Racler les fonds de tiroirs permet, de fait, de continuer à exploiter le filon... Inévitablement, la polémique renaît : faut-il tout publier d'un écrivain, jusqu'à sa moindre liste de courses ? Question que de plus en plus règlent aujourd'hui eux-mêmes, en faisant éditer leur journal intime de leur vivant. (2001)

C'est notamment le cas des récits de vie *L'événement* et *L'usage de la photo* d'Annie Ernaux et de *Ma vie, mon cri* de Rachida Yacoubi, romans autobiographiques, journaux et témoignages français et francophones récemment publiés sur lesquels prendra appui notre démonstration. Quelles que soient leurs conditions de réception, ces entreprises de révélation voire de dénudement ne sont pas toutes fortuites ou impulsives. Elles ne résultent pas toutes non plus d'une volonté de concertation et de mercantilisme. L'œuvre d'Annie Ernaux est exemplaire en ce sens car elle correspond à un geste d'écriture remarquablement incarné sur toute une vie. Ernaux formule elle-même l'alternative en

ces termes : « écrire est, selon moi, une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant » (2003, 74). En un certain sens – et ce sera l'hypothèse de cet article – c'est que ces formes d'écriture de soi impliquées s'apparentent à l'activisme des réseaux sociaux et sont capables de générer des « lectures impliquées », hors des sentiers traditionnels de « l'engagement littéraire ». Sans être profondément engagés envers une cause politique d'urgence, leurs auteurs n'en sont pas moins travaillés par des interrogations socio-culturelles et peut-être – comme le dit Camus, figure si emblématique de l'écrivain engagé – eux aussi « embarqués » (1958) dans leur temps.

Afin de saisir les mécanismes qui transforment ces récits intimes en actions communicationnelles, nous allons adopter une approche psycho-socio-pragmatique de l'acte communicationnel inspirée par les travaux de Claude Chabrol qui propose une théorie générale permettant de comprendre et d'analyser la signification et l'interaction qu'induisent les actes communicationnels produits par les acteurs sociaux, selon la situation interlocutive dans laquelle ils sont émis. Basée sur des « connaissances procédurales utiles sous forme de « principes », selon les termes employés par Chabrol, cette analyse tripartite nous permettra de repérer la dynamique rhétorique persuasive complexe – parfois implicite – à l'origine des lectures impliquées. Ainsi, nous amorcerons notre réflexion à l'aide du principe d'identification socio-discursive pour comprendre pourquoi, de la même façon que le mot-dièse #MoiAussi, l'écriture de soi « convoite » l'ethos du lecteur. Nous analyserons ensuite, comment par principe d'influence, à la façon du mot-dièse #Bring-BackOurGirls ou #Rendez-nousNosFilles, ceci engage le pathos du lectorat. Nous observerons enfin la façon dont l'écriture de soi agit sur le logos du récepteur selon le principe de sociabilité communicationnelle, à la manière du hashtag #NoMakeupSelfie.

Principe d'identification socio-discursive

Le principe d'identification socio-discursive tel qu'il est défini par Chabrol, laisse entendre que, pour agir par l'écriture, un auteur doit d'abord obtenir « la connaissance et la reconnaissance » de son lecteur. D'une part, et pour ne pas être mis à mal, ce dernier doit pouvoir cerner à la fois l'identité de l'auteur, du contexte et du cadre référentiel de la production littéraire. Le lecteur doit aussi saisir les circonstances et les enjeux de l'événement relaté et mis en question. D'autre part, l'écrivain impliqué doit permettre la reconnaissance de sa sincérité et de son éthique. S'il veut que son discours agisse comme une forme de résistance aux discours falsifiants, l'écrivain doit assurer le lecteur de

sa sincérité sinon de la légitimité de son intervention. À cette condition, les récits de soi et autres biographèmes peuvent prétendre transformer le monde. En France, Annie Ernaux explique en ces termes le passage de l'écriture intime à l'espace public, de la conscience individuelle à la conscience collective :

Je sens l'écriture comme une transsubstantiation, comme la transformation de ce qui appartient au vécu, au « moi », en quelque chose existant en dehors de ma personne. [...] Mais cette transsubstantiation ne s'opère pas d'elle-même, elle est produite par l'écriture, la manière d'écrire, non en miroir du moi mais comme la recherche d'une vérité hors de moi. (2003, 112-113)

C'est depuis ce constat liminaire qu'Ernaux délaisse la fiction pour une écriture de soi qui ne procéderait pas uniquement de « soi » (journaux intimes, récits de filiation, journaux « extimes » et récits d'événements). Ses livres semblent clamer : « Moi aussi j'ai été obligée d'avorter... moi aussi j'ai connu la honte... moi aussi j'ai enduré la maladie d'un parent... moi aussi j'ai été atteinte d'un cancer du sein... », comme tout un chacun. Dans *L'événement* publié en 2000, Annie Ernaux raconte l'histoire détaillée de son avortement. L'impact et l'efficacité de cet ouvrage qui raconte le trauma à la fois indicible et ordinaire de l'avortement pour une femme se traduit d'abord par la nature référentielle des composantes représentationnelles de l'écriture de soi. Son auteure impliquée communique avec ses allocutaires à travers une écriture que l'on pourrait qualifier de véridique et dont la fusion des composantes communicationnelles³ avec les composantes représentationnelles⁴ est capable de générer par inférence des lectures plus ou moins impliquées. En outre, cette forme d'écriture de soi, du fait même qu'elle est anthume, écrite par un auteur contemporain, acquiert peut-être une valeur nouvelle et accroche davantage le lecteur qui peut se reconnaître dans l'actualité supposée du récit. En effet, l'histoire événementielle, politique, économique et sociale, occupe une place majeure dans ce récit et fournit ainsi comme une toile de fond sur laquelle les lecteurs peuvent projeter leurs propres vies. La référentialité est ainsi intentionnellement maximale voire maximaliste, comme dans ce bref extrait de l'incipit :

Cet après-midi, je suis retournée passage Cardinet, dans le XVII^e [...] Je suis descendue à la station Malesherbes et j'ai marché jusqu'à la rue de Tocqueville. Il était environ quatre heures et il faisait très froid avec un grand soleil. (2000, 127)

En outre, il s'agit ici d'un récit pour ainsi dire « au présent de l'auteur », dans lequel Ernaux relate son vécu le plus immédiat. Aucun retard ni délai, aucune

médiation : c'est immédiatement que le lecteur peut parcourir la vie de l'auteur. Cette immédiateté ouvre aussi la porte à l'influence sinon à l'implication du lecteur. Publiée après sa mort, son autobiographie perdrait peut-être beaucoup d'intérêt pour un certain nombre de lecteurs, à l'exception de ceux qui manifestent une curiosité durable ou un intérêt particulier pour la vie de l'auteure. Ensuite, pour boucler sinon garantir l'effet de l'action communicationnelle, l'écriture de soi dans *L'Événement* agit sur son destinataire en revendiquant sa nature véridique et sincère :

J'ai effacé la seule culpabilité que j'aie jamais éprouvée à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait [...] Les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. (2000, 124-125)

Quatorze ans après l'avortement d'Ernaux, des activistes sur Twitter décident à leur tour d'en « rendre compte » et s'engagent à défendre le droit à l'avortement à travers une campagne polémique baptisée #IVGmoncorpsmondroit dont l'objectif est de réaffirmer le droit fondamental de l'avortement inscrit en France dès 1875 dans la loi proposée par Simone Veil. Ce mouvement a ensuite migré en Espagne et au Portugal.

Si la souffrance et la douleur ne s'inventent pas, Ernaux et plusieurs de ses contemporains semblent volontairement délaissier la fiction au profit d'une sincérité plus grande. Vécus intensément, leurs récits de souffrance sont davantage normalisés quand leurs auteurs bénéficient d'une certaine notoriété. D'ailleurs, toujours dans une perspective de rapprochement constante entre l'impact de l'hashtag et celui de l'écriture intime extrême contemporaine, il faut ajouter que dans la plupart des cas, ce sont d'abord les célébrités qui osent parler en premier quand elles n'assument pas la responsabilité des campagnes organisées via les réseaux sociaux. Ces hommes et ces femmes encouragent des centaines et des milliers d'internautes à s'exprimer à leur tour. Cela est aussi valable dans les champs littéraire et culturel, quand un auteur, à la notoriété reconnue, ose se prononcer sur tel ou tel sujet en rendant publique son expérience intime, il prend le risque de mettre en jeu son « image sociale ».

Dans un registre plus scandaleux, dix-huit ans avant la large diffusion du mouvement social #MoiAussi ou #BalanceTonPorc, Christine Angot raconte dans *L'Inceste* (1999) un drame personnel et familial : comment « elle aussi » a été victime d'un abus sexuel commis par son propre père, biographème d'ailleurs répété dans *Une semaine de vacances* en 2012 puis dans *Un amour impossible* en 2015. Dans ces sortes d'autofictions d'Angot, la narratrice se confesse avec beaucoup de simplicité et de franchise, aussi directement peut-être que ce tweet

dans lequel une internautes dénonce son père incestueux : « Ne le dis pas à ta maman, ça lui ferait de la peine #balancetonporc, 16 oct. 2017. » Cette façon expéditive de dénoncer les actes les plus cruels, ceux qui mettent en jeu la vie même des plus vulnérables, semble résonner tout particulièrement chez Angot. Chez elle, l'écriture est une question de vie ou de mort. En d'autres termes, son écriture est une écriture de l'urgence. En ce sens et indépendamment du travail littéraire sur la langue et la forme même de l'expression, les récits d'Angot fonctionnent de la même façon que la traînée de poudre de la campagne numérique #MeToo. C'est pourquoi aussi peut-être, la réception critique d'Angot mais aussi sa posture médiatique sont si controversées : son écriture, sans précaution, est une littérature abrasive qui constitue aussi une façon d'appeler à la solidarité avec les lectrices (et les lecteurs) qui auraient vécu le même drame afin que la honte « [change] de camp », comme le dit si bien Sandrine Ricci, coordinatrice du Réseau Québécois en études féministes.

Chez Ernaux ou Angot, à des degrés différents et selon des modalités qui leur sont propres, ce sont les mécanismes de l'identification socio-discursive qui semblent négocier les changements à venir, quelle que soit l'échelle de ces transformations. Ainsi, à travers la bonne ou la mauvaise publicité – les *bad buzz* – et toutes sortes de médiations, l'écriture de soi s'impose comme une forme particulière d'engagement social qui pour autant qu'elle est vécue et sincère n'est pas revendiquée comme politique. Pourtant, solliciter l'ethos du lecteur et chercher à obtenir sa reconnaissance ne sont pas les seuls enjeux de l'écriture de soi si celle-ci veut générer des lectures impliquées. En plus de sa capacité, de son agentivité à créer un espace de dialogue visant à empêcher l'injustice de frapper de nouveau, cette forme d'écriture se caractérise par son impact sur le pathos du lecteur.

Principe d'influence

D'après Sperber et Wilson (1989), la coopération nécessaire à l'action communicationnelle s'obtient non seulement par la co-construction d'un environnement socio-cognitif mais aussi par la création mutuelle d'un environnement affectif. C'est cette intersubjectivité qui permet la coopération entre l'écrivain « embarqué » et son lecteur. À travers l'écriture de soi, l'écrivain peut aussi se libérer de soi-même et des autres en braquant la lumière sur un événement particulier de sa vie et de celle de ses lecteurs. D'autant plus que l'événement traumatique est souvent refoulé par l'individu lui-même quand il n'est pas simplement tu et nié par certaines institutions, représentations politiques et sociales. Ce qui n'est pas véritablement discuté politiquement et résolu socialement se trouve souvent développé avec beaucoup d'émotivité dans les écri-

tures de soi. Ainsi, n'est-il pas étonnant que les réceptions critiques de ces textes sont souvent contrastées : gêne, censure, sympathie, identification, empathie... ne sont au fond que les retombées prévisibles d'un dispositif que l'on pourrait qualifier lui-même d'affecté. Depuis l'incommunicabilité du trauma jusqu'à la libération finale, ces écrivains portent un désir de transformation des mentalités et des structures sociales. Souvent d'ailleurs avec un certain succès. Il ne s'agit pas seulement de textes qui traitent de tabous et qui expriment des stigmates comme ceux d'Ernaux et d'Angot mais aussi de textes parfois plus modestes qui portent sur de simples formes blessantes de discrimination et d'injustice, qui pour autant qu'elles peuvent être plus discrètes n'en sont pas moins scandaleuses.

Tel est généralement le cas de certains ouvrages autobiographiques appartenant à la littérature maghrébine francophone dont la réception nourrit bien des polémiques rappelant des hashtags comme #BringBackOurGirls / #RamenezNosFilles lancés pour libérer des lycéennes enlevées par un groupe djihadiste au Nigeria et utilisés dans plus de deux millions de tweets par des militants, des journalistes, des politiques et des célébrités. Même si cette publication n'a pas fait l'unanimité et même si plusieurs de ces lycéennes sont toujours retenues en captivité, elle a au moins eu le mérite de réussir à mobiliser le gouvernement et à interpeller des citoyens du monde entier. Sans pour autant minorer la contribution des personnalités publiques, la charge affective et pathétique d'un tel hashtag écrit à l'impératif a certainement contribué à la diffusion spectaculaire de son message.

Dans *Ma vie, mon cri* (1996), l'écrivaine marocaine Rachida Yacoubi raconte avec minutie les détails de sa marginalisation, plus de dix ans après son divorce. En voulant s'émanciper de la soumission maritale et briser le silence associé à son exclusion, Yacoubi est parvenue à impliquer des milliers de lecteurs. Considérons le passage suivant de l'incipit de *Ma vie, mon cri* dans lequel elle suscite la pitié du moins l'empathie du lecteur grâce au registre pathétique déployé à travers des termes affectifs, une apostrophe à Dieu et une énonciation à la première personne :

Dieu, aidez-moi à revivre ma bouleversante vie à travers mes écrits, donnez-moi le courage d'aller jusqu'au fond de moi-même, de couvrir ces plaies qui saignent encore et de supporter une deuxième fois leur douleur... (1996, 9)

Son témoignage est cheminement personnel à travers une souffrance poignante et immédiatement adressée. Nulle réclusion ici mais la communication à la fois simple et figurale d'une douleur qu'il s'agit de transcender. Sans

doute Rachida Yacoubi a-t-elle d'abord trouvé le « courage » de déranger l'ordre social pour déconstruire le déterminisme de sa condition. De la sorte, elle a pu sensibiliser ses lecteurs à un drame vécu par des milliers de femmes et pourtant passé sous silence. Elle a enfin et surtout fait preuve d'une certaine solidarité car en témoignant de son affranchissement par le biais de l'écriture, une telle intervention a non seulement ouvert la voie à d'autres femmes mais a aussi permis à des lecteurs et lectrices de s'identifier à elle par empathie ou par inférence totale, première marche vers le changement. De cette façon enfin, un tel texte, que l'on peut à bien des égards considérer comme un témoignage, fait plus que parler de soi : il dit du commun, élabore du lien, implique ses lecteurs, peut-être même fait-il surgir une communauté qui s'ignorait. En un sens, une écriture impliquée témoigne souvent de cet appel à faire communauté, au sens le plus noble du terme.

Principe de sociabilité communicationnelle

Toutefois, si ces récits de vie et de souffrance marquent leurs destinataires par leur sincérité et par la charge affective et l'intersubjectivité qu'ils engagent, ils le font aussi grâce à leur accessibilité formelle. Cette lisibilité maximale est peut-être la raison première de leur grande circulation. Du moins, elle renforce l'impact de l'ethos et du pathos sur le récepteur. Elle permet ainsi d'adresser un contenu, fut-il problématique, plus efficacement que ne le ferait aucun essai. Un grand nombre de lecteurs semblent effectivement rebutés à l'idée de lire un essai, qui fut pourtant le genre littéraire privilégié par de nombreux écrivains engagés. Cela pourrait être justifié par le volume et les propos généralisant des récits d'idées qui risquent de n'embarquer que les lecteurs déjà convaincus. En revanche, lorsque nous considérons de plus près les récits autobiographiques contemporains, il s'avère que deux facteurs, entre autres, viennent consolider leur accessibilité au sein de la cité.

Le premier facteur tient à la capacité de ces récits de vulgariser les faits les plus compliqués et les plus infigurables qui soient. Le second facteur tient au fait qu'il s'agit de textes pour ainsi dire sans littérature. Dépourvue *a priori* d'artifices trop manifestement rhétoriques et référentiels, l'écriture s'y fait à la fois interlocutive et impulsive. Ainsi, de tels récits peuvent à la fois témoigner de soi et de l'autre, évoquer tel ou tel phénomène social connu par les uns et inconcevable par les autres, vécu intensément par les uns et sous-estimé par les autres. En devenant matière à littérature, ces résidus narratifs traumatiques accèdent à une existence publique et peuvent désormais s'inscrire dans une conscience et une histoire collectives. Il en est ainsi de nombreux récits sur les maladies qui marquent particulièrement ce début de XXI^e siècle. Au lieu d'être

évoquées et décrites pour susciter uniquement la pitié des lecteurs, ces maladies sont aujourd'hui alléguées dans des récits-témoignages écrits sur le fil du rasoir. On pense par exemple au cancer, ce fléau dont le nom subit même dans certaines cultures et contextes, toutes sortes de substitutions euphémiques. Cette maladie se retrouve disséquée avec pertinence et clarté par Ernaux dans *L'usage de la photo*, ouvrage coécrit avec Marc Marie en 2001. Ernaux commente en ces termes :

Quand cette photo a été prise, j'ai le sein droit et le sillon mammaire brunis, brûlés par le cobalt avec des croix bleues et des traits rouges dessinés sur la peau pour déterminer précisément la zone et les points à irradier. (2001, 109)

Dans cet extrait, le matériel et le processus de chimiothérapie sont décrits avec précision selon une terminologie médicale objective qui permet de comprendre sans juger. La spontanéité et l'accessibilité de *L'usage de la photo* constituent effectivement une sorte de lutte contre le cancer en soi. Cette littérature neutralisée ne rappelle-t-elle pas d'une certaine façon le mode d'action de la campagne numérique lancée en 2014 contre le cancer baptisée #NoMakeupSelfie ? Cette campagne est devenue virale quand de nombreuses stars ont posté leurs selfies sans maquillage sur les réseaux sociaux : elle a permis de récolter près de 10 millions d'euros pour soutenir la recherche contre le cancer. Or, à un niveau plus profond, son enjeu réside peut-être dans le fait qu'elle permet de consolider la confiance en soi dont les malades ont tant besoin pour survivre à cette épreuve. Prendre une image de soi sans maquillage et la commenter, n'est-ce pas ce qu'ont fait Ernaux et Marc Marie treize ans auparavant ?

Ces appels à la mobilisation des nouveaux acteurs sociaux vis-à-vis de problèmes et de drames personnels à résonance collective permettent de rapprocher écrivain et lecteur par la médiation d'une certaine affectivité familière. Pareillement, le hashtag #activism qui célèbre ses 10 ans s'incarne et mobilise aujourd'hui les réseaux sociaux. Chaque année, les campagnes supportées par les mots-dièse semblent prendre plus d'envergure si ce n'est de visibilité. Somme toute, ces textes impliqués, ces catharsis en ligne, ces formes brèves de l'implication font davantage que « parler de soi » : ils mettent en forme une expérience, soutiennent une communauté et élaborent du lien. Le lien, c'est précisément ce qui nous attache les uns aux autres.

Notes

1. Expression employée par Hegel dans *La Phénoménologie de l'Esprit* en 1807.
2. Notons toutefois que notre choix de l'expression « écritures de soi » pour désigner le corpus et les œuvres que nous citerons n'est pas fortuit. En fait, la question des genres est devenue problématique aujourd'hui. Or, cette contestation récurrente du classement générique est peut-être autant le fait des critiques que des écrivains eux-mêmes.
3. « Situation interlocutive de spécialisation, de vulgarisation ou de quotidienneté », selon Charaudeau 1992, 113.
4. « Géographique, diachronique, technique ou sociale », *ibid.*

Ouvrages cités

Christine Angot, *L'Inceste*, Paris, Stock, 1999.

- *Une semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012.

- *Un amour impossible*, Paris, Flammarion, 2015.

Albert Camus, *Discours de Suède*, Paris, Gallimard, 1997.

Claude Chabrol, « Pour une psycho-socio-pragmatique de l'agir communicationnel », *Cahiers de linguistique française*, 26, 2004, 197-213.

- « Pour une psychologie sociale de la communication », *Connexions*, 98, 2012, 99-108.

Patrick Charaudeau, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992.

Mona Chollet, « La vérité crue », *Périphéries*, avril 2001.

Jacques Eladan, « Annie Ernaux », *La République des Lettres*, mars 1997.

Annie Ernaux, *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000.

- *L'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, 2003.

Annie Ernaux et Marc Marie, *L'usage de la photo*, Paris, Gallimard, 2001.

Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La pertinence : communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989.

Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005.

Rachida Yacoubi, *Ma vie, mon cri*, Casablanca, Eddif, 1995.